



« les racines de nos arbres généalogiques
ne sont arrêtées ni par les Alpes, ni par les Py-
rénées, ni même par le Rhin... »

Retrouver la patrie

*et notre Europe des patries...
en commençant par la généalogie*

Ce texte de notre ami Bernard Pouyé fut donné à *l'escritoire*-papier en 1969, sous le titre "*Généalogie et l'Histoire*"... La situation s'est tellement dégradée que son introduction paraît décalée et presque optimiste. La dégradation dramatique dans laquelle nous nous trouvons redouble l'intérêt et la pertinence de son analyse.

Tout le monde sait à quel point la formation historique de nos contemporains laisse à désirer. Il semble bien que la nature et la qualité de notre enseignement doivent être mises en cause. Tous les bons esprits sont d'accord sur la nécessité de redonner à l'enseignement de l'Histoire la place essentielle qui doit être la sienne.

On est, d'ailleurs, amené à se demander si l'engouement qui se manifeste actuellement pour la généalogie [qui fait long feu] n'est pas, par une saine et inconsciente réaction, la conséquence directe de cette *ignorance historique*. Il est très curieux de constater que, privé, par méconnaissance, de ses racines collectives, le Français, gêné sans doute de se sentir ainsi *flotter dans le temps*, essaie de se *stabiliser* en retrouvant, au moins, ses racines personnelles !

Retrouver la patrie

Il serait intéressant également d'analyser les causes de l'affaiblissement du sens national et ses conséquences dans le domaine qui nous retient ici. Il n'y a pas d'effets sans causes. Et si l'on compare le phénomène qu'a été l'Union sacrée en 1914 et la désaffection [qui n'existe même plus] actuelle pour le service militaire, force nous est de constater que le poilu de la Grande Guerre était le produit de nos maisons d'école dont parlait Péquy, à moins

qu'il ne le fût des frères des écoles chrétiennes, les fameux frères quatre bras... Et dans l'un comme dans l'autre cas, son imagination d'enfant avait été nourrie des images archétypiques de l'Histoire nationale, du pont de Garigliano au pont d'Arcole, sur lesquels défilaient, dans une confuse et familière bousculade, Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette, Bayard et du Guesclin, Turenne et Bonaparte... Et tous étaient perçus un peu comme des grands frères et des grandes sœurs qui vous faisaient signe de les suivre...

Mais, hélas, reconnaissons tout d'abord que les soldats de 1914, ceux de 40 et, plus près de nous, ceux d'Indochine et d'Algérie, les ont suivis dans des hécatombes inutiles, du Chemin des Dames à ceux de Diên Biên Phu !... La Der des Der s'était prolongée jusqu'aux stalags et aux oflags de 1940. L'épopée des Brazza, des Lyautey et des Gallieni s'enlisait dans les attermoissements des pourparlers de Genève, pendant qu'on mourait pour rien dans les rizières de Cochinchine et les montagnes de l'Aurès ; et les petits-enfants des Alsaciens irréductibles, immortalisés par Hansi, se retrouvaient entre la valise et le cercueil... Si l'on veut comprendre quelque chose à la crise de conscience nationale qui se manifeste, entre autres signes, par ce que l'on a très pertinemment nommé « l'objection de



conscience»... il faut se décider à bien vouloir comprendre que si le Français moyen a abandonné son Histoire nationale c'est peut-être qu'il ne se consolait pas d'avoir été, de défaite en désastres, abandonné par elle.

Mais une balle jetée en l'air ne retombe pas indéfiniment. Quand elle touche le sol, au point le plus bas de sa chute, elle rebondit. Le jeu des incidences diverses la fait remonter vers d'autres sommets, selon des angles différents. Dépossédé de son Histoire nationale, Jacques Bonhomme, Français moyen, grâce à la généalogie, c'est-à-dire grâce à la découverte de son histoire familiale, va redécouvrir ses racines personnelles et ses terroirs d'origine.

En se promenant d'ancêtre en ancêtre, il se promène de province en province. Il est étonnant de voir avec quelle rapidité l'on s'attache aux régions où nous mènent nos découvertes d'archives ! Ces régions françaises qui jusqu'alors nous étaient inconnues et comme étrangères, nous deviennent familières. Nous les chérissons comme de multiples petites patries, au sens étymologique du terme, puisqu'elles sont très précisément les terres de nos pères. Et la France, alors, nous apparaît mieux comme la réunion de toutes ces petites patries qui, au fil des siècles, se sont assemblées : le sentiment national renaît, car on ne peut aimer que ce que l'on connaît et il est vain de s'indigner de la désaffection que manifestent trop de Français à l'égard de la France dans la mesure où ils ne la ressentent plus comme la terre où plongent leurs racines. Qu'ils fassent leur généalogie ! Et retrouvant leurs racines, ils retrouveront le sentiment national. [se reporter aux promenades de Mauricette Vial]

Retrouver notre Europe des Patries

Et plus, et mieux, Jacques Bonhomme va s'émerveiller sans doute de découvrir que les racines de son arbre ne sont arrêtées ni par les Alpes, ni par les Pyrénées, ni même par le Rhin... Car par des ancêtres communs, nous avons des cousins dans tous les coins de notre vieille Europe. Outre nos rois de France, on a relevé le cas Ustinov comme étant l'exemple-type de l'Européen aux racines multinationales. Qu'on en juge : un arrière-grand-père maître

d'école à 100 kilomètres au sud-est de Paris, un second organiste à Saint-Marc de Venise, un troisième qui vivait à Bâle et le quatrième propriétaire terrien sur la Volga.

Nous oublions trop facilement, perturbés que nous sommes par deux siècles de révolutions et de guerres, que l'Europe, jusque vers la fin du XVIIIe siècle, si elle n'était pas plus unie qu'aujourd'hui en ce qui concerne la diversité des États, était incomparablement plus ouverte aux uns et aux autres.

Souvenir ancestral de l'époque romaine où l'unité européenne, sans en avoir le nom, était telle qu'un empereur de Rome pouvait être hispanique ou gaulois ?

Souvenir moins lointain d'une Europe chrétienne où, malgré la rigueur des temps, la Rome des Papes et de saint Benoît, héritière de celle des César, avait su faire régner assez de paix et de concorde pour que, peu à peu, reflue la Barbarie ?

Je ne sais. Mais, nous ne sommes certes plus au temps où un médecin chinois pouvait écrire à un collègue en libellant l'adresse ainsi : à Monsieur Boehrave, médecin en Europe !

Au XVIIIe siècle encore, dans cette Europe, on était un peu *comme chez soi*. Professeurs, artistes, philosophes séjournaient ou s'installaient ici ou là sans se soucier beaucoup des frontières. Nos grands-mères, si elles étaient aisées, prenaient leurs eaux aussi bien à Aix-la-Chapelle, à Aix dans les Savoies, qu'à Aix-en-Provence. Et le tour de France des Compagnons les emmenait souvent aux Pays-Bas ou au Piémont, et en cours de route, il n'était pas si rare qu'on se mariât.

Oui, je crois que la généalogie, en manifestant notre cousinage européen, peut et doit servir à faire tomber les animosités nationales, à faire en sorte que nous ne nous fassions plus de guerres *entre cousins*. Le tronc commun qui porte nos branches est nourri de racines qui plongent dans la terre d'Europe, d'Athènes à Florence, de Rome à Paris, de La Haye à Lisbonne...

Bernard Poyet